Médiévales

Langues, Textes, Histoire

64 | printemps 2013
Temporalités de l'Égypte

Le passage des anciennes à de nouvelles *Mille et Une Nuits* au xv^e siècle

From the Old to the New Arabian Nights in the Fifteenth Century

Jean-Claude Garcin

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/medievales/6962>

DOI : 10.4000/medievales.6962

ISSN : 1777-5892

Éditeur

Presses universitaires de Vincennes

Édition imprimée

Date de publication : 1 juillet 2013

Pagination : 77-90

ISBN : 978-2-84292-371-6

ISSN : 0751-2708

Référence électronique

Jean-Claude Garcin, « Le passage des anciennes à de nouvelles *Mille et Une Nuits* au xv^e siècle », *Médiévales* [En ligne], 64 | printemps 2013, mis en ligne le 25 septembre 2013, consulté le 22 avril 2022. URL : <http://journals.openedition.org/medievales/6962> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/medievales.6962>

Tous droits réservés

Jean-Claude GARCIN

LE PASSAGE DES ANCIENNES À DE NOUVELLES *MILLE ET UNE NUITS* AU XV^e SIÈCLE

On sait que le recueil des *Mille et Une Nuits* d'origine sassanide, traduit en arabe en Iraq au VIII^e siècle, a accueilli au cours des siècles des contes qui ont varié au cours du temps. Seule la raison première de ces contes n'a, dans ses grandes lignes, pas trop changé jusqu'à nos jours : après que le roi a découvert l'infidélité de son épouse, et décidé de ne plus se marier et de faire exécuter chaque matin sa concubine d'une nuit, Šahrazād, la fille du vizir, se dévoue pour faire revenir le roi sur sa mauvaise opinion des femmes. Elle souhaite l'amener à abandonner sa pratique criminelle en captivant son intérêt d'une nuit sur l'autre, et ce jusqu'à ce qu'au bout de 1001 nuits le roi abandonne ses préventions et fasse de Šahrazād sa femme. Le premier recours à l'imprimerie, à Būlāq, en Égypte, en 1835, pour une publication en arabe du recueil, a mis un terme à la variation des contes, qui sont restés ceux que nous connaissons aujourd'hui dans cette vulgate des *Nuits*.

M'étant donné pour tâche de poursuivre la recherche historique sur les *Mille et Une Nuits* que j'avais donnée comme sujet de thèse à un de mes étudiants décédé prématurément, Patrice Coussonnet (m. 1989), j'ai assez vite perçu que, si nous disposions pour les *Nuits* de traductions précises, la datation des contes restait un problème qu'il fallait tenter de résoudre. C'est ce que je me suis efforcé de faire en me limitant aux contes de cette édition des *Nuits* publiée en 1835 à Būlāq. Comme elle a été reprise à peu près telle quelle par la deuxième édition de Calcutta (1839-1842)¹, qui est utilisée dans les traductions européennes, on peut considérer que ces traductions sont aussi valables pour le texte de Būlāq que pour

1. Cf. M. MAHDI, *The Thousand and One Nights*, Leyde, 1995, p. 98, 100.

celui de la deuxième édition de Calcutta, en particulier celle d'André Miquel et Jamel Eddine Bencheikh, publiée en 2005/2006 dans la collection de la Pléiade.

Pour essayer de trouver une solution au problème des datations, j'ai entrepris de traiter les textes des contes comme des objets historiques, ce qu'ils sont, et ce qui fait leur intérêt. L'existence de très nombreux manuscrits des *Nuits* était bien d'ailleurs ce qui m'avait incité à orienter P. Coussonnet vers ce thème de recherche. On ne pouvait pas plus négliger ce genre de documents que les actes de fondations pieuses ou les innombrables Vies de saints.

Je me suis servi de ce que j'ai appelé des « indices contextuels », soit les multiples indications que, sans que ç'ait été le but du conte, son auteur donne sur la vie quotidienne, la structure des maisons ou des quartiers, l'espace arpenté par ses personnages, les types de vêtements, les rapports aux hommes de pouvoir, les allusions à des événements politiques identifiables, les formes de piété, etc. Cela permet de situer le conte au moins dans une époque, ou dans plusieurs si l'archéologie du texte montre qu'il y a eu plusieurs couches². Sans cette démarche, il n'aurait pas été possible d'identifier les contes qui existaient à l'époque mamelouke, ni de nous interroger ici sur leur évolution et sur ce qu'elle peut signifier pour l'historien.

Rappelons d'abord quelques points. Un voyageur allemand passé en Égypte en 1809 a écrit qu'un cheikh égyptien, dont il ne donne pas le nom, aurait travaillé sur les *Nuits* et serait mort quelque vingt-six ans auparavant, soit vers 1781. On constate en effet, quand on a recours aux indices contextuels, que la collecte des contes ne semble pas avoir dépassé les années 1750. Nous ne savons rien de ce cheikh par ailleurs. Mais nous pouvons en apprendre beaucoup sur lui par l'analyse de son recueil. Je l'ai appelé : « l'auteur de Būlāq ».

On constate également que sont en circulation, au début du XIX^e siècle, de gros manuscrits standard des *Nuits* en quatre volumes, qui contiennent tous les contes de l'édition de 1835 (donc tous les contes traduits dans la Pléiade), dans le même ordre, et eux seuls. J'ai pu étudier l'un de ces manuscrits, conservé à la Bibliothèque nationale égyptienne (Dār al-Kutub)³, grâce au Dr Ayman Fu'ad Sayyid qui m'en a signalé l'existence, et grâce à Sylvie Denoix, Directrice des études à l'IFAO, et Sobhi Bouderbala, chercheur rattaché à l'IFAO, qui m'ont aidé à en obtenir une reproduction. Je les en remercie tous trois. Ce manuscrit a l'avantage, sur des manuscrits semblables conservés à Paris⁴, d'être précisément daté du début de 1809, et il permet de voir les différences, car il

2. Cf. J.-C. GARCIN, *Pour une lecture historique des Mille et Une Nuits. Essai sur l'édition de Būlāq (1835)*, Préface d'André Miquel, Sinbad/Actes Sud, 2013.

3. Dār al-Kutub, n° Z 13523.

4. Paris, BnF, ms. Ar. 3598-3601, et Ar. 3602-3605.

y en a, entre l'édition publiée en 1835 par un certain cheikh 'Abd al-Raḥmān al-Ṣafatī al-Ṣarqāwī, et le travail du cheikh inconnu du xviii^e siècle⁵.

L'important, pour ce qui nous intéresse ici, est le titre du manuscrit de 1809: *Sīra alf layla wa-layla wa mā qad ḡarā min al-aḥādīṭ al-qadīma*, soit «Contes des *Mille et Une Nuits* et contes anciens». On pourrait supposer que le titre est redondant et que l'expression «contes anciens» (*al-aḥādīṭ al-qadīma*) ne fait que qualifier les contes des *Mille et Une Nuits*. En fait, il s'agit de deux choses différentes, et il faut comprendre: «Contes des *Mille et Une Nuits* et autres contes anciens».

En effet, l'auteur de Būlāq a placé au centre de son recueil, qui est loin d'être désordonné, comme on le lit parfois, un ensemble de contes, généralement brefs. Si on y inclut deux contes placés ailleurs pour les rapprocher de contes modernes de thème semblable, on arrive au chiffre de cent dix contes. Nikita Éliasséeff dénombre cent soixante contes dans Būlāq/Calcutta 2⁶. Il est donc évident que, s'il y a cent dix contes anciens, il n'y a plus que cinquante contes des *Mille et Une Nuits*. À quelques exceptions près, ces contes sont très courts. Leur volume global ne représente qu'un peu plus du dixième des textes du recueil imprimé de Būlāq. Sur les 1 330 pages imprimées de l'édition de Būlāq, les «contes anciens» n'en occupent qu'environ 154. À côté d'eux, les contes qu'on peut appeler «modernes», parce qu'ils datent du xvi^e, xvii^e et xviii^e siècle, occupent 745 pages.

La surface imprimée des contes médiévaux est de 431 pages (soit 44 % du recueil). Le plus important, pour cette contribution, est qu'entre les «contes anciens» et les autres contes médiévaux, dont certains n'étaient pas non plus à l'origine des contes des *Nuits* (Sindbād le Marin, par exemple), le recueil contient de nombreux textes qui doivent nous permettre en principe d'observer ce qui se passe dans les *Nuits* à l'époque mamelouke.

Les obstacles à notre connaissance des contes en circulation à l'époque mamelouke

Il y a cependant quelques obstacles. On peut supposer, chez l'auteur de Būlāq, le souci d'une sorte de «devoir de mémoire» à l'égard des anciennes

5. Le texte du manuscrit de 1809 est identique à celui des autres manuscrits standard en quatre volumes qui sont en circulation à la fin du xviii^e siècle et au début du xix^e siècle. Comme on sait que le cheikh inconnu, mort vers 1780, a travaillé sur les *Nuits* peu avant, on admet que tous ces manuscrits, identiques, sont le résultat de son travail, puisque aucun autre travail important n'est connu à cette époque. Le seul apport du manuscrit de 1809 est de fournir le titre original: «Conte des *Mille et Une Nuits* et contes anciens».

6. N. ELISSÉEFF, *Thèmes et motifs des Mille et Une Nuits*, Damas, 1948, p. 190-202.

Mille et Une Nuits. C'est ce qui l'a incité sans doute à mettre dans ses « contes anciens » des anecdotes sur les califes surtout abbassides (Hārūn al-Rašīd, al-Ma'mūn, al-Mutawakkil), leurs vizirs (en particulier les célèbres Barmékides), des musiciens et poètes de la cour, mais aussi des contes plus simples de nigauds et de maîtres d'école stupides. Cet Iraq imaginaire est bien représenté dans les « contes anciens ». Mais on peut constater facilement, quand on analyse le vocabulaire de ces textes, qu'ils ont été au moins réécrits à l'époque mamelouke, ou plus tard. Ce qui indique à la fois que ces thèmes continuaient d'intéresser un large public, mais aussi que les textes mêmes des anciennes *Mille et Une Nuits* avaient bien disparu au moment où l'auteur de Būlāq a composé son recueil, puisque l'expression arabe est d'une époque bien postérieure.

Un autre obstacle à notre connaissance de ce qui se passait dans les *Mille et Une Nuits* à l'époque mamelouke dans l'espace syro-égyptien apparaît également. Les contes des *Nuits* qu'a enregistrés l'auteur de Būlāq résultent d'un choix personnel, dont on perçoit peu à peu les critères à mesure qu'on avance dans la lecture de son livre. On identifie bien ces critères lorsqu'on compare la version qu'il a enregistrée pour tel ou tel conte (médiéval ou moderne) et une version antérieure de ce même conte. En attendant que les textes des innombrables manuscrits des *Nuits* soient étudiés et replacés dans leur contexte historique, on peut souvent trouver des versions antérieures des contes dans les douze volumes des *Mille et Une Nuits* publiés à Breslau entre 1825 et 1843 par les Allemands Maximilian Habicht, puis Heinrich Fleischer. On sait que cette édition de Breslau a été vivement critiquée parce qu'elle ne correspond à aucun corpus arabe connu ; elle est globalement un faux⁷. Habicht a en fait composé ses propres *Mille et Une Nuits*, en réunissant comme il l'entendait des textes de contes glanés ça et là, et il les a insérés dans la structure du conte-cadre classique (l'histoire de Šahrazād). Mais on doit dire pour sa défense qu'il a assez souvent eu recours à des manuscrits d'origine maghrébine, qui n'avaient pas été modernisés au cours du temps. Le Maghreb a joué un rôle relatif de conservatoire des versions anciennes. Bien que nous n'ayons pas les versions anciennes de tous les contes du recueil de Būlāq, nous en avons assez pour percevoir ce que son auteur a voulu faire.

Dans les contes qu'il a retenus et dont nous connaissons des versions anciennes, on constate que les textes ont été corrigés, toujours dans le même sens, et on comprend qu'un des buts du livre était de fournir à ses contemporains un ensemble de contes acceptables et de bonne qualité (cohérents), contes des *Mille et Une Nuits* ou pas, dans lesquels rien ne serait contraire à la *šarī'a*, la loi islamique. On le sent très hostile au recours à la magie, souvent éliminée dans les versions qu'il a retenues ou réécrites, de même qu'à la consommation de vin.

7. Cf. D. MACDONALD, « Maximilian Habicht and his recension of the Thousand and one Nights », *Journal of the Royal Asiatic Society* (1909), p. 685-704.

Ce qu'il promet, c'est la défense du couple, dans le respect des règles de la loi islamique et de la hiérarchie sociale, loin des sottes aventures passionnées des personnages de bien des contes des *Mille et Une Nuits* ; et loin de l'indulgence coupable des auteurs pour l'amour des garçons, qui n'est pas plus admissible.

Si on lit bien le texte de Būlāq, l'épilogue bien connu des *Nuits* (Šahrazād présente au roi les trois enfants qu'elle a eus de lui au cours des 1001 nuits, le roi l'épargne et l'épouse) est moins banal qu'il peut sembler. Ce triomphe de Šahrazād fournit l'occasion à l'auteur du recueil, au-delà des *Nuits*, de proposer le modèle de la bonne épouse telle qu'il la conçoit. Nous ne pouvons donc pas, sans précautions, tirer de son recueil un état des contes à l'époque mamelouke. Le double critère adopté (qualité du conte, compatibilité avec les normes islamiques) en a certainement éliminé quelques-uns parmi ceux que l'auteur de Būlāq pouvait encore connaître.

Un changement de ton au début du xv^e siècle en Égypte

Cela étant dit, une fois prévenus, nous pouvons tout de même émettre quelques hypothèses sur les contes médiévaux. Et d'abord, que c'est à partir du XII^e-XIII^e siècle qu'une tradition de contes liés à Salomon est apparue en Égypte. C'est l'époque où le recours à Salomon et à ses djinns bâtisseurs permet d'intégrer dans une histoire religieuse les grands sites de l'antiquité gréco-romaine (Baalbek, Palmyre, Alexandrie, Leptis Magna), présentés comme étant d'anciennes capitales de Salomon, construites par ses djinns fidèles⁸. Dans les contes, les djinns rebelles qui ont voulu désobéir à Salomon et ont été punis, enfermés pour l'éternité dans des bouteilles de cuivre jetées à la mer, suscitent souvent davantage l'intérêt des auteurs. Quoi qu'il en soit, Salomon va rester un grand personnage des *Nuits* jusqu'au XVII^e siècle.

Au début, Salomon n'apparaît que de façon indirecte, dans le voyage qu'un prince juif d'Égypte, Bulūqiyā (une déformation de Barahyā, nom d'un légendaire vizir de Salomon)⁹, aurait accompli jusqu'à son tombeau, situé au bout du monde, vers la montagne de Qāf, récit de voyage inséré sans doute au XIII^e siècle dans le curieux conte de Ḥāsib Karīm al-dīn¹⁰, soit un conte sur

8. Cf. D. REBHI, *Les Villes et les monuments anciens chez les auteurs arabes du Moyen Âge*, thèse de doctorat, Université d'Aix-Marseille I, 2008.

9. Bulūqiyā est à l'évidence ce qui reste du nom du légendaire vizir du roi Salomon, Āṣaf b. Barahyā ; cf. A. J. WENSINCK, article « Asaf b. Barakhya », dans *Encyclopédie de l'islam*, I, 1960, p. 707.

10. *Kitāb alf layla wa layla*, Būlāq, 1835 (ci-dessous : B.), I, p. 657-710 (*Les Mille et Une Nuits*, trad. J. E. BENCHEIKH et A. MIQUEL, Bibliothèque de la Pléiade, Paris, 2005-2006 (ci-dessous : Pléiade) II, p. 379-478).

l'acquisition d'un savoir universel par le fils d'un sage grec appelé Dānyāl¹¹. Bien que nous sachions que les juifs d'Égypte lisaient les *Mille et Une Nuits*¹², il n'est pas possible d'établir avec certitude le rapport entre l'arrivée de Salomon dans les *Nuits* et l'influence de la communauté juive d'Égypte.

On constate que Ḥāsib Karīm al-dīn est placé dans le recueil de Būlāq juste avant Sindbād le Marin¹³, dont le septième voyage, le plus fantastique, le conduit vers les régions où se trouve précisément le tombeau de Salomon, soit dans le monde de Bulūqiyā. De ce point de vue, les deux contes ne sont pas séparables. Le Sindbād le Marin que nous connaissons est un conte du xv^e siècle, littéraire et parodique, où l'auteur exerce son ironie sur les *Voyages* d'Ibn Baṭṭūṭa autant que sur ceux de Bulūqiyā. Et c'est là une attitude qui me semble nouvelle, et qui doit retenir notre attention pour le thème qui nous occupe ici.

On peut remarquer, en effet, que s'affirme dans les contes de cette époque une distance ironique à l'égard des traditions anciennes. Pas toujours sur un mode léger. Par exemple, le conte de la Ville de Cuivre¹⁴ est en apparence le récit d'une expédition lointaine à la recherche des bouteilles de cuivre où Salomon enfermait les djinns récalcitrants. Dans sa version du xv^e siècle, le conte mêle de façon maladroite des éléments très anciens sur ce thème légendaire, mais exprime bien la stupeur des populations devant les fléaux (famines et pestes) qui frappent alors le monde, et en particulier les musulmans. C'est en fait le véritable sujet du conte. Pour la première fois peut-être, l'auteur d'un conte posait des questions graves. Les auteurs ont donc alors commencé à proposer autre chose à leurs lecteurs que des anecdotes sur Hārūn al-Rašīd ou de bonnes histoires de nigauds. Ce qu'on pourrait appeler une culture de la mise en question était en train de naître.

Même si, comme on va le voir, l'élément décisif d'une rupture dans la façon d'écrire des contes est venu d'ailleurs, l'Égypte mamelouke du début du xv^e siècle était prête à l'accueillir. C'est le siècle où naissent en Égypte des *sīra/s*, ou «Romans populaires» qui ne sont pas encore les grands fourre-tout qu'elles deviendront aux xvi^e et xvii^e siècles, mais expriment les interrogations de certains groupes sociaux de la société mamelouke (émirs circassiens, grandes dames circassiennes, grands eunuques éthiopiens et autres Africains, communauté maghrébine du Caire). S'il n'y avait pas eu cette ouverture à l'interrogation et au doute, bien des contes postérieurs, en particulier au xvi^e siècle, ne s'expliqueraient

11. V. Propp (*Les Racines historiques du conte merveilleux*, tr. Paris, 1983, p. 304) note que le motif de l'absorption de la chair du serpent, qui est central dans le conte, se retrouve dans les légendes sur Salomon.

12. Cf. S. GOITEIN, «The Oldest Documentary Evidence for the Title *Alf Laila wa-Laila*», *Journal of the American Oriental Society*, 78 (1958), p. 301-302.

13. B., II, p. 2-37 (Pléiade, II, p. 479-552).

14. B., II, p. 37-52 (Pléiade, II, p. 553-581).

pas. C'est donc au xv^e siècle que, dans les contes comme dans bien d'autres domaines, on peut situer le début d'un changement en Égypte.

L'apport d'un auteur syrien

Nous sommes davantage à notre aise pour analyser la vraie rupture lorsque nous ne dépendons plus uniquement de l'auteur de Būlāq. On la découvre en effet dans les premiers contes traduits et publiés par Galland à partir de 1704. Antoine Galland (1646-1715), érudit en grec, hébreu, arabe, persan et turc, avait d'abord été envoyé à Istanbul par Louis XIV pour étudier la position des chrétiens orientaux sur le dogme de la transsubstantiation, dans le cadre de la lutte que ce roi menait contre les Protestants et qui devait aboutir à la révocation de l'Édit de Nantes en 1685. C'est au cours de ses voyages ultérieurs en Orient que Galland acquit un manuscrit du conte de Sindbad le Marin, qu'il traduisit, mais dont il comprit qu'il appartenait à un ensemble plus vaste appelé *Mille et Une Nuits*, dont il se fit envoyer à Paris, en 1702, un manuscrit. C'était en fait un manuscrit de l'œuvre d'un auteur syrien qu'il se mit alors à traduire¹⁵. Muḥsin Maḥdī, un savant iraquien, a édité ce manuscrit en 1984. Depuis le xvi^e siècle, un certain nombre de ces contes, qui sont du xv^e siècle, ont été placés au début des *Mille et Une Nuits*, car ils posent les fondations des contes modernes. Les premiers de ces contes se rencontrent également au début du recueil de Būlāq, bien sûr corrigés quand le cheikh a estimé devoir le faire.

Non sans audace, l'auteur des contes du xv^e siècle revendique d'emblée la liberté d'appeler son livre *Mille et Une Nuits*¹⁶, ce qui indique que le lecteur doit s'attendre à y trouver autre chose que ce qu'il pouvait lire dans les autres recueils connus sous ce nom. Il se place donc dans la continuité d'une tradition connue. Ce qu'il n'était pas tenu de faire, car son livre n'est pas un recueil de contes déjà en circulation (ce qu'est le recueil de Būlāq, à quelques contes près), mais un livre proposant ce que j'ai appelé les «*Nouvelles Mille et Une Nuits*». S'inspirant sans doute d'*al-Farağ ba'd al-Šidda*, œuvre de l'homme de lettres et moraliste al-Tanūḥī (m. 994), l'auteur présente un ouvrage littéraire qui paraît construit selon un plan très volontaire.

Les deux premiers contes prêtés à Šahrazād, le conte du marchand et du 'ifrīt¹⁷, et le conte du pêcheur et du 'ifrīt¹⁸ où l'on retrouve les bouteilles de cuivre de Salomon chères à la tradition égyptienne, sont comme un dernier salut aux

15. Sur A. Galland, cf. article de S. Larzul dans F. POUILLON éd., *Dictionnaire des orientalistes de langue française*, Paris, 2008, p. 415-418.

16. *Kitāb al-f layla wa layla*, éd. M. MAḤDĪ, Leyde, 1984, p. 56.

17. B., I, p. 6-10 (Pléiade, I, p. 17-28).

18. B., I, p. 10-24 (Pléiade, I, p. 29-64).

anciens contes, indiens ou égyptiens. Puis viennent deux ensembles. D'abord ce que j'ai appelé un « Cycle de Hārūn al- Rašīd »¹⁹, où l'auteur prend acte de la faveur que devaient encore avoir des anecdotes lénifiantes sur ce calife, qui encombraient les *Nuits* (dont nous avons eu un aperçu dans les « contes anciens » de Būlāq), mais pour s'en moquer. Plus généralement, une rupture totale y est établie avec la chronologie. Un célèbre vizir abbasside du VIII^e-IX^e siècle (Ġa'far le Barmékide) peut très bien raconter à Hārūn al-Rašīd l'histoire de deux vizirs égyptiens du XV^e siècle. Après ce « Cycle de Hārūn al-Rašīd », on trouve le « Cycle du Bossu du roi de Chine »²⁰ où, dans la même discordance des temps, des récits de mutilations et des descriptions de difformités physiques s'accumulent de façon apparemment inexplicable.

Ce n'est qu'après ces étranges préambules que commencent ce qu'on peut appeler les contes ordinaires qui sont disposés par paires et par thèmes (deux amants, puis deux fils dans les quatre contes que nous avons sûrement de l'auteur du XV^e siècle). À partir de sources qui apparaissent plus variées que celles des contes égyptiens que nous connaissons, l'auteur construit des scénarios qui sont autant d'occasions d'examiner ce qui semble l'intéresser vraiment, les sentiments et les conduites, sans se référer à des critères religieux pour les qualifier : endurance à la passion amoureuse, énergie, virilité (*murū'a*, qualité morale qui s'applique aussi aux héroïnes), ambiguïtés de la générosité, attachement trop vif d'une mère ou d'un père pour son fils. C'est pourquoi je l'ai appelé « le Moraliste du XV^e siècle ».

On sait que nous n'avons que le début de l'ouvrage de l'auteur du XV^e siècle dans le manuscrit de Paris utilisé par Galland et édité par Muḥsin Maḥdī. Dans le recueil de Būlāq, deux des quatre contes qui étaient initialement groupés au début ont été déplacés plus loin dans le livre. On pouvait donc espérer identifier d'autres contes du « Moraliste » de la partie perdue du manuscrit de Paris, qui auraient été également déplacés quelque part dans l'édition de Būlāq. Et en effet, on trouve des contes où les indices contextuels, les thèmes et le style rappellent ceux de notre auteur du XV^e siècle. On peut ainsi raisonnablement lui attribuer huit autres contes.

Il n'y a probablement pas là de quoi remplir 1001 Nuits, mais rien ne prouve que le livre, sans doute de dimensions modestes, soit resté inachevé. Certains contes, peut-être moins intéressants que les premiers, ont pu être négligés, pour faire place dans les recueils à la forte production de contes modernes qui s'est imposée entre le XVI^e et le XVIII^e siècle.

Le plus important dans ces « *Nouvelles Mille et Une Nuits* » réside bien dans la distinction entre conte et Histoire, qui libère totalement le conte ; et dans

19. B., I, p. 15-73 (Pléiade, I, p. 65-208).

20. B., I, p. 73-106 (Pléiade, I, p. 209-292).

la volonté de cohérence de l'ensemble, le rapprochement des thèmes semblables, les liaisons assurées d'un conte à l'autre par des reprises de thèmes, des reprises de noms de personnages ou des reprises de vers. Bref il y a là tout un système de « citations », d'intratextualité, qui va être à l'origine d'un recours à l'intertextualité dans les contes modernes à partir du xvi^e siècle, et qui fait que les *Mille et Une Nuits* ne vont plus cesser d'être une œuvre littéraire bien caractérisée et dotée d'une unité. De ce point de vue formel, l'auteur de Būlāq lui-même s'inscrit dans la postérité du « Moraliste ».

On peut s'interroger sur l'origine de ce que j'appellerais le « miracle syrien ». Tout montre en effet dans ces textes que leur auteur écrit à Damas. Les indices en sont trop nombreux pour être détaillés ici. Disons pour faire court que lorsque ses personnages évoluent dans Damas, l'auteur fait allusion à tel édifice ou tel trait de la topographie de Damas sans éprouver le besoin de le décrire à ses lecteurs. Alors que, lorsqu'il fait du Caire mamelouk l'espace de ses contes, il s'est visiblement documenté à partir de *Descriptions du Caire* un peu datées (disons du xiv^e siècle), et il s'est parfois trompé. Un Égyptien ne l'aurait pas fait. De même, les rois de ses contes sont toujours ironiquement présentés comme entourés de dignitaires uniquement provinciaux, comme on les connaissait à Damas, jamais de grands officiers sultaniens de la capitale mamelouke.

C'est que ces « Nouvelles *Mille et Une Nuits* » ont été écrites d'abord pour des Syriens, voire pour les habitants de Damas. Le conte-cadre a été remanié à leur intention. Nous nous sommes habitués à ce conte-cadre du début des *Nuits*. Dans l'édition de Būlāq, tout commence par l'infortune conjugale de deux « rois Sāsān » qui sont frères, dont on peut penser qu'ils sont des Sassanides²¹, ce qui semble s'inscrire dans la tradition d'Ibn al-Nadīm qui, vers la fin du x^e siècle, dans son *Fihrist*, attribue bien à un roi de Perse cette aventure avec Šahrazād. Dans le texte de notre auteur, il y a plus de malice. Il place les deux rois frères « dans le royaume des Banū Sāsān », ce qui ne désigne pas le royaume sassanide, mais plutôt le royaume des escrocs²², qui est surtout « situé dans les pays de l'Inde et du fin fond de la Chine »²³. L'aîné, celui qui va faire exécuter chaque matin sa concubine d'une nuit, est roi de Chine, et le cadet, qui a fait découvrir à son frère son infortune conjugale après avoir constaté la sienne, est roi de Samarkand. Nous penserions volontiers que ces rois lointains ne sont qu'un témoignage de plus de l'exotisme des anciennes *Mille et Une Nuits*. Mais il n'y a pas trace de ces deux rois exotiques dans le conte-cadre de *Nuits* avant le xv^e siècle, et un

21. B., I, p. 2 : ce qui a été traduit par « Sassanides » dans Pléiade, I, p. 5 et 1168.

22. Cf. C. E. BOSWORTH, article « Sāsān, Banū », dans *Encyclopédie de l'islam*, 2^e édition, IX, 1998, p. 72-73.

23. *Kitāb alf layla wa layla*, éd. M. MAHDĪ..., p. 56 : *kāna fī qadīm al-zamān fī mulk Banī Sāsān fī ǧazā'ir al-Hind wa-l-Šīn*.

lecteur damascène n'avait pas besoin d'explication pour identifier des princes mongols issus d'une souche commune, pour lesquels le roi de Samarkand était, officiellement au moins, soumis au roi de Chine²⁴.

Dire que notre auteur a libéré les contes de l'Histoire est exact pour ce qui concerne les Abbassides et leurs proches, devenus des « personnages de contes » et composant ce qu'on peut appeler sa « comédie abbasside » : Hārūn al-Rašīd, entêté et un peu sot ; Ġa'far le Barmékide, résigné d'avance à son exécution par le calife (il fut exécuté en 803) ; le « bourreau Masrūr », dont l'auteur du xv^e siècle est sans doute l'inventeur ; Zubayda, la pieuse épouse de Hārūn, devenue dans ses contes une intrigante jalouse et criminelle. Il s'est donc placé en apparence dans la continuité des anciennes *Nuits*, mais pour mieux en détourner le sens.

Par ailleurs, il ne se prive pas d'allusions acerbes à son temps et à la conduite des officiers d'un régime mamelouk qu'il n'aime pas. Le plus grand grief qu'il ait à l'égard de ce dernier est sans doute que les Mamelouks n'ont fait que peu d'efforts pour défendre la Syrie et Damas des Mongols, particulièrement lors de l'invasion de Tamerlan en 1401, qui a ruiné la ville et déporté ses artisans. Dans l'étrange « Cycle du Bossu du roi de Chine » qui se passe à Kāšġar, une ville du Turkestan chinois dans le bassin du Tarim, des personnages d'époques et de conditions différentes se rencontrent. Certains (un courtier chrétien, un administrateur musulman, un médecin juif) du xiv^e ou du xv^e siècle sont récemment arrivés du Caire ou de Damas ; tel autre, un barbier, était encore à Bagdad en *Šafar* 653/mars 1255²⁵, et n'est parti pour Kāšġar que par la suite. On a depuis longtemps mis en rapport cette suite avec la prise de Bagdad par les Mongols en *Šafar* 656/février 1258. En fait, dans ce « Cycle du Bossu », l'auteur rassemble, en évitant habilement d'ailleurs le récit historique proprement dit, ce en quoi il résume les méfaits des Mongols : la destruction du califat abbasside au xiii^e siècle, et les déportations de gens de Damas par Tamerlan en 1401. On comprend mieux ce long Cycle où tous les personnages, qui risquent bien d'être des déportés, se sentent tenus de raconter des histoires de mutilations pour plaire au roi de Chine, si on admet que ce roi était Tamerlan, le difforme conquérant mongol, dont de mauvaises langues disaient qu'il avait été amputé du bras droit pour un vol commis dans sa jeunesse.

Pourquoi alors avoir fait de Kāšġar la capitale de Tamerlan, et non Samarkand ? C'est sans doute parce que Kāšġar était à cette époque le centre

24. Ce qui ne fut guère respecté par Tamerlan. Voir « Tīmūr Lang », *Encyclopédie de l'islam*, 2^e édition, X, 1998, p. 547-549.

25. *Kitāb alf layla wa layla*, éd. M. MAHDI..., p. 335. Dans Būlāq (B., I, p. 90) ainsi que dans l'édition de Breslau, on est passé de 653 à 763, sans doute du fait d'une erreur de copiste (qui se trouve aussi dans le manuscrit de 1809). La deuxième édition de Calcutta (I., p. 238) a rétabli 653, ainsi que tous les traducteurs (cf. *Pléiade*, I, p. 250).

des Mongols Dūġlat, ce qui signifie en mongol «boiteux», soit une capitale idéale pour Tamerlan le boiteux.

Mais notre auteur n'est pas qu'un polémiste. Ses contes sont truffés d'allusions à des personnages ou des noms de lieux, qui montrent qu'il connaissait bien l'Iran mongol. Au point qu'on peut se demander s'il n'y a pas lui-même vécu. D'autant qu'un grand thème récurrent de ses contes, qui va lui aussi passer dans les contes modernes et rester jusqu'au début du XVIII^e siècle une sorte de thème formel obligé des *Mille et Une Nuits modernes*, est le triste sort de «l'étranger» (*al-ġarīb*), celui qui vit loin de chez lui, dans «l'exil» (*al-ġurba*). On ne peut s'empêcher de penser que c'est un sentiment qu'il a lui-même éprouvé.

Or, nous connaissons bien un auteur damascène qui a vécu l'exil chez les Mongols, Aḥmad b. Muḥammad Ibn 'Arabšāh. Né à Damas en 1389, il a été déporté avec sa mère et ses frères à Samarkand en 1401. Il a étudié dans les madrasas de Samarkand et ailleurs en Mongolie. Il a appris le persan, le turc et le mongol. Il est certainement passé par Kāšġar, cité plusieurs fois dans les contes du «Moraliste» qui en a fait la capitale de Tamerlan²⁶. Puis Ibn 'Arabšāh est revenu vers l'Ouest, chez le sultan ottoman de l'époque Meḥmed I, dont il assurait la correspondance avec les Mongols et pour qui il a traduit un recueil de contes. Il est rentré à Damas en 1421 et il s'est consacré à la production de son grand ouvrage historique et polémique sur Tamerlan et son successeur Šāh Ruḥ, les *'Aġā'ib al-makdūr fī nawā'ib Tīmūr*²⁷. Selon al-Maqrīzī, ses connaissances en matière de Belles Lettres (*adab*) étaient reconnues, de même que ses talents de traducteur et de versificateur. Quand il a eu terminé son livre en 1436, il a quitté Damas pour le Caire où il est mort en 1450²⁸. Il est tentant de lui attribuer ces *«Nouvelles Mille et Une Nuits»*, comme un amusement de lettré composé pour se détendre de son travail historique sérieux (comme Galland se détendait en traduisant des contes), ce qui placerait la création de ces nouvelles *Nuits* entre 1421 et 1436. Telle me semble être l'origine du «miracle syrien». Mais l'identification du «Moraliste» avec Ibn 'Arabšāh ne peut être qu'une hypothèse. Pour la confirmer il faudrait reprendre dans cette perspective l'étude des écrits d'Ibn 'Arabšāh. Et après tout il peut bien y avoir eu, à cette époque, deux auteurs damascènes bons connaisseurs de contes et ayant tous deux connu l'exil en Mongolie.

Quoi qu'il en soit, on peut penser que, si le thème de «l'étranger» a été assez remarqué dans les contes de ce Syrien pour devenir ensuite comme un marqueur des *Mille et Une Nuits modernes*, c'est qu'il y a eu, chez notre auteur, une sorte de mise à distance critique par rapport au milieu d'origine, devenue ensuite une mise en question, comme si l'expérience mongole sans doute (ou

26. Cf. W. BARTHOLD, «Dūġhlāt», *Encyclopédie de l'islam*, 2^e édition, II, 1965, p. 637.

27. Ce qui doit signifier : «Les tristes merveilles des malheurs dus à Tīmūr».

28. Cf. J. PEDERSEN, «Ibn 'Arabshāh», *Encyclopédie de l'islam*, III, 1971, p. 734.

toute autre expérience de distanciation) avait joué un rôle analogue aux pestes et aux famines que connaissait l'Égypte, où apparaît au même moment une ouverture au doute, à l'interrogation et à l'ironie.

L'auteur de Damas n'ignore d'ailleurs pas la production des contes en Égypte à cette époque ; dans un conte qu'on peut lui attribuer, « Abū Muḥammad le Paresseux »²⁹, il réunit de façon comique des éléments empruntés à « Sindbad le Marin » et à « la Ville de Cuivre » tels que nous les connaissons.

Le contexte de la rupture et l'illusion des continuités

Nous sommes donc ramenés sans surprise aux années 1420-1430 en Égypte. Sans surprise parce que ce sont les années où se consolide au Caire la domination des « Mamelouks Circassiens », pendant le règne de Barsbāy (1422-1438)³⁰. La rupture dans les *Mille et Une Nuits* est concomitante avec un changement dans la pratique politique d'un régime qui doit alors tenir compte de l'opinion, de l'esprit critique, celui de la rue aussi bien que celui des divers groupes sociaux, ainsi que des lettrés. Les deux ruptures en quelque sorte se confortent dans leur appréhension par l'historien. Cette décennie a d'ailleurs fourni d'autres thèmes nouveaux à la création littéraire. C'est en 1426 qu'a lieu l'expédition égyptienne de la flotte de Barsbāy sur Chypre qui va fournir un thème majeur de la *sīra* d'al-Zāhir Baybars, ou « Roman de Baybars »³¹. C'est dans les années 1420 que Maqrīzī, de retour de Syrie, se met à rassembler les matériaux de ses *Ḥiṭaṭ*, sa grande *Description des Villes d'Égypte*, dans laquelle il prend acte des conséquences catastrophiques de la peste de 1408 pour le tissu urbain du Caire et des villes de province. C'est sans doute aussi la terrible peste de 1430 qui a inspiré la Ville de Cuivre. C'est après la prise de Zayla' en 1415 par le négus éthiopien qu'un djihad de trente ans fournit des matériaux à la *sīra* de Sayf b. Dī Yazan³². C'est de ces événements que le renouvellement littéraire et la réflexion sont tributaires, sauf en Syrie où l'invasion mongole est antérieure (mais ce ne fut qu'en 1421 qu'Ibn 'Arabšāh revint à Damas). Ces renouvellements littéraires n'étaient pas des ruptures. Mais la proposition aux lecteurs syriens, puis égyptiens, de *Nouvelles Mille et Une Nuits* en était bien une.

Lorsque des *Mille et Une Nuits modernes* furent créées au xvi^e siècle, les nouveaux auteurs se placèrent évidemment dans la continuité du Moraliste du xv^e siècle, par leur recours à l'intertextualité, leur volonté d'éviter l'anecdote

29. B., I, p. 473-480 (Pléiade, I, p. 1099-1125).

30. Cf. J.-C. GARCIN, « The Regime of the Circassians Mamlūks », dans C. PETRY éd., *The Cambridge History of Egypt*, Cambridge, 1998, p. 290-317 (p. 295-296, 300-301, 313).

31.. Cf. J.-C. GARCIN éd., *Lectures du Roman de Baybars*, Marseille, 2003, p. 126-128.

32. Cf. J.-C. GARCIN, « *Sīra*s et Histoire », *Arabica*, 51 (2004), p. 33-54 et 223-257 (p. 248).

et une certaine liberté de jugement ; ils adoptèrent même sa version du conte-cadre, vraisemblablement sans en voir nécessairement la signification première. Ils montraient ainsi leur volonté de continuer les *Nouvelles Mille et Une Nuits* du xv^e siècle et se réclamaient d'elles, sans prendre garde assez sans doute qu'ils étaient entrés dans une époque nouvelle, en rupture avec l'époque précédente et plus sensible aux exigences de l'islam. L'ambition « libérale » de ces auteurs était louable, et reste perceptible dans les contes entre le xvi^e et le xviii^e siècle, mais pour finir, l'auteur de Būlāq la détourna tout autrement, vers la conformation à la norme religieuse.

Jean-Claude GARCIN – IREMAM/MMSH, 5 rue du Château de l'Horloge, BP 647, 13094 Aix-en-Provence Cedex 2

Le passage des anciennes à de nouvelles *Mille et Une Nuits* au xv^e siècle

L'analyse historique du texte arabe des *Contes des Mille et Une Nuits* permet de comprendre la cohérence du recueil imprimé pour la première fois en Égypte, à Būlāq, en 1835. La collecte des contes de Būlāq a été réalisée dans un but moralisant, voire religieux, par un cheikh égyptien dont nous ignorons le nom, peu après 1750. L'historien peut replacer ces textes dans le temps en analysant les « indices contextuels ». Il est conduit à identifier ceux qui sont des contes médiévaux et d'époque mamelouke (44 % seulement du texte arabe imprimé), et à constater qu'une rupture dans les thèmes des contes a commencé en Égypte dans le premier quart du xv^e siècle : adjonction à de vieilles anecdotes sur les califes abbassides des ix^e-x^e siècles et leur cour, de contes faisant preuve de plus d'esprit critique (le « Sindbad le Marin » que nous connaissons), voire des interrogations plus graves sur les famines et les pestes. La rupture véritable se produit en Syrie affectée par les invasions mongoles (Tamerlan déporte à Samarkand de nombreux habitants de Damas en 1401), lorsqu'un auteur damascène écrit de « *Nouvelles Mille et Une Nuits* », sans doute entre 1421 et 1436. La famille abbasside (en particulier Harūn al-Rashīd) est tournée en ridicule ; les anecdotes purement historiques sont bannies ; l'auteur, qui apparaît comme un « moraliste », s'intéresse surtout à l'étude des caractères et des passions, sans référence à la loi islamique. Cette rupture coïncide avec un changement dans la production littéraire en Égypte, au moment où se consolide au Caire le régime politique des mamelouks « circassiens ». À partir du xvi^e siècle, les auteurs de contes se placeront dans la continuité formelle de l'auteur damascène du xv^e siècle, qui a fourni le modèle de « *Mille et Une Nuits modernes* », avant qu'au xviii^e siècle une affirmation nouvelle du religieux et du « convenable » conduise à une rupture finale et à la moralisation des contes par celui qui a composé le recueil de Būlāq.

Mille et Une Nuits – édition de Būlāq (1835) – indices contextuels – Mamelouks – *Nouvelles Mille et Une Nuits* (xv^e siècle) – *Mille et Une Nuits modernes* (xvi^e-xviii^e siècles).

From the Old to the New *Arabian Nights* in the Fifteenth Century

This article deals with the historical analysis of the *Arabian Nights* Būlāq edition of 1835. First of all, this analysis allows a better understanding of the Būlāq edition consistency. The tales were put together a little while after 1750 by an unknown Egyptian shaykh whose aim was obviously moralizing and devoting. A focus on the «historical contextual indications» in the texts of the tales provides a rough idea of when the tales were written. In this way we can identify medieval and Mamlūk tales (forty four per cent of the printed Būlāq edition). We can notice that a kind of break occurred in the Egyptian tales during the first thirty years of the fifteenth century. Pseudo-historical anecdotes on the ancient caliphs can be found but also new critical tales (such as a new «Sinbād the Sailor») or references to the dreadful starvations and plagues in these times. But the true break is definitely in the «New Arabian Nights», that a Syrian author wrote in Damascus, probably between 1421 and 1436. He may have been deported to Samarkand when Tīmūr Lang invaded Syria in 1401. The author of these «New Arabian Nights» pretended to use continuity, but he made fun of the califal Abbasid family (especially Harūn al-Rashīd) and banished the old historical narratives. The tales are devoted to the study of human characters and passions, without reference to Islamic criteria. The book as a whole is coherent thanks to the use of old verses and situations in the tales. It is a true literary work. In an historical point of view, these two breaks are concomitant with the strengthening of the Circassian sultans in Egypt and Syria. From the sixteenth to the eighteenth centuries, a lot of tales, which I call «Modern Arabian Nights», were modeled on the «New Arabian Nights» of the fifteenth century, but in the end the moralizing and devout Egyptian shaykh corrected the tales in accordance to the Islamic criteria.

Arabian Nights – Būlāq's edition (1835) – Mamluks – *New Arabian Nights* (xvth Century) – *Modern Arabian Nights* (xvth-xviii Century) – contextual indices.